

SOLARIS

Science-fiction et fantastique

Volet Internet

N° 139

Automne 2001

Les **TINES** et les autres

L'Effet 2001

Il est de tradition de garder une petite place, dans les revues de vulgarisation scientifique française comme **Pour la Science** ou **Science et Avenir**, à la littérature préférée de nombre de scientifiques, je parle bien entendu de la science-fiction. C'est sympathique, surtout comparé aux revues du genre publiées aux États-Unis, pays de la science-fiction moderne pourtant, où le clivage entre science et littérature est presque total.

C'est certainement le cas dans **Scientific American** – excellente revue au demeurant et lecture quasi-obligée chez nos confrères anglo-saxons. Or, je lis cette digne revue depuis des décennies et je me suis plus d'une fois étonné du peu d'écho que la science-fiction y trouve, même

dans la chronique des lectures. Il aura fallu attendre 2001, avec leur remarquable numéro thématique sur la nanotechnologie, pour qu'on consacre à la science-fiction un article et bonne et due forme: « Shamans of Small » qui examine la manière dont la nanotechnologie s'est imposée comme thématique en science-fiction. Est-ce une exception ou le signe que **Scientific American** desserre un peu son corset ?

Il faut dire qu'un nombre record de périodiques non spécialisés, stimulés par l'entrée du monde dans le vingt et unième siècle, ont consacré des numéros thématiques à la SF. J'ai appelé le phénomène « l'effet 2001 ». Dans certains cas, on sent un peu le manque d'enthousiasme, comme si tout ceci était une corvée à laquelle, millénaire oblige, il fallait s'astreindre. C'est du moins l'impression qui



se dégage du dossier science-fiction de l'édition automne 2001 de la revue québécoise de cinéma **Cinébulles**. Si chaque article est en lui-même compétent, rédigé par un collaborateur de talent, la sélection des films que l'on y examine est terriblement poussiéreuse: **Métropolis**, **Solaris**, **Stalker**, **La Planète des singes** (première version). On a l'impression que les rédacteurs de cette revue ont eu peur de s'aventurer en dehors du sentier bien balisé des classiques. Ne s'est-il donc réalisé aucun film de science-fiction vraiment intéressant ces dix dernières années? Je conçois que des critiques puissent rechigner à l'idée de gaspiller du papier pour des films comme **Independance Day** ou **Armageddon**, mais il s'est aussi produit **The Truman Show**, **Cube**, **Gattaca**, pour ne citer que trois titres qui m'apparaissent dignes d'un examen attentif.

Le seul des collaborateurs de ce dossier de **Cinébulles** qui semble réellement connaître et aimer le genre dans son ensemble est Philippe Lemieux, dont l'article sur **Métropolis**

déborde heureusement le cadre du film de Fritz Lang puisqu'il consacre un article complet et perspicace au dernier opus de Steven Spielberg: **A. I. : Artificial Intelligence**. Un film qui date de moins de quinze ans – ciel! – rare bouffée d'air frais au sein d'un dossier qui, il faut bien le dire, sent un peu l'effort.

La revue de réflexion sur l'art **Spirale** est un autre de ces périodiques qui ne semblait pas beaucoup s'intéresser à la science-fiction. Mais reconnaissons que leur dossier sur « Les Littératures de l'imaginaire », piloté par Blandine Campion, co-directrice de la revue, a été un coup de maître. Par son ampleur et sa pertinence, ce dossier aurait fort bien pu constituer un numéro complet de **Solaris**. Ainsi, on y retrouve une entrevue avec Élisabeth Vonarburg, un article d'Esther Rochon, des critiques de livres – des livres récents, signe révélateur – sous la plume de spécialistes comme Sylvie Bérard, Léa Silhol, Roger Bozzetto, Jean-Louis Trudel, Sophie Beaulé, Daniel Coulombe, Claude Bolduc, etc., articles de haut niveau faut-il le préciser. On pourrait chipoter ici et là, bien entendu. Dans la classification des genres offerte par Blandine Campion et Grégoire Joubert – « Quelques clefs pour les genres de l'imaginaire » – *aucun* auteur étatsunien n'est cité à l'entrée « Science-fiction », ce qui est tout de même un peu étonnant, et pour tout dire, trompeur. Qu'on se le dise, l'apport des États-Unis à la science-fiction est central et majeur. Que ça nous plaise ou non, c'est autour de la production étatsunienne que se définit la SF mondiale. Survolt rapide, me dira-t-on, qui oblige à certains raccourcis. Je le conçois, mais alors pourquoi consacrer presque une colonne à un genre avoué



marginal comme le récit paralogique ? Parce que, bien entendu, ce survol reflète les intérêts de littéraires francophones bien plus que la réalité de la littérature de genre dans le monde.

Mais j'arrête. J'ai dit que c'était du chipotage. La vérité est que le rédacteur de **Solaris** en moi est jaloux face à l'ampleur et à l'excellence de l'ensemble et c'est avec l'impression que l'on nous a damé le pion que j'ai pris connaissance d'un article comme « Du gaspillage et autres laideurs humaines », un des premiers articles de conséquence consacré à l'œuvre de Jean-Louis Trudel, sous la plume de Sophie Beaulé. Où s'en va le monde si les revues généralistes se mettent à parler de façon convenable de la SF ? (C'est de l'humour, qu'on se rassure. Je trouve au contraire très sain que la réflexion sur le genre passe par d'autres canaux qu'une revue spécialisée comme la nôtre, surtout lorsque c'est fait avec talent.)

L'effet 2001 s'est aussi fait sentir en Europe, comme en témoigne l'édition d'octobre 2001 de la revue **Europe** – justement – qui consacre cent soixante pages à un important dossier sur la science-fiction, sous la houlette de Stéphane Nicot, le rédacteur en chef de **Galaxies**, avec des contributions de Jacques Goimard, Gérard Klein, Serge Lehman, Jean-Marc Gouanvic, Philippe Curval et bien d'autres auteurs et spécialistes. Au moment d'écrire ces lignes, je n'ai pas eu l'occasion de mettre la main sur un exemplaire de ce périodique, mais il est certain que je vais essayer de me le procurer.

La science-fiction est donc plus *mainstream* que jamais. La question maintenant est de savoir combien de temps ça va durer. [JC]

Ailleurs n° 3 Spécial Esther Rochon

Certaines productions et manifestations du fanzinat nous indiffèrent ou nous font soupirer par leur excès d'amateurisme. Mais c'est aussi le lieu de publications très intéressantes qui, pour diverses raisons, n'auraient pu voir le jour dans un contexte professionnel. Ce troisième numéro du fanzine **Ailleurs**, dirigé par Pierre-Luc Lafrance, s'inscrit résolument dans cette seconde catégorie. Après deux premiers numéros honorables mais qui ne se démarquaient pas vraiment de ce qui s'est publié par le passé dans ce genre de publication, Lafrance s'est associé à René Beaulieu pour nous proposer un numéro thématique entièrement consacré à Esther Rochon, pour ne pas dire *écrit par* Esther Rochon. On y retrouve donc, pour notre intérêt et notre bonheur, un grand nombre de textes d'Esther, articles, entrevues, notes, éparpillées dans des fanzines ou des numéros de revues épuisées depuis des lustres. Ainsi,



les lecteurs de **Solaris** qui n'étaient pas avec nous dans les années 70, au temps lointain où nous nous appelions « Requiem », découvriront qu'Esther Rochon livrait régulièrement à la revue ses réflexions sur ses auteurs favoris du moment : Lovecraft, Vance, Silverberg. Des entrevues et des témoignages par René Beaulieu et Élisabeth Vonarburg, des nouvelles, et même un peu de matériel inédit, complètent le menu. Une corne d'abondance pour l'amateur de Rochon, et un beau cadeau que nous livre ici le fanzinat. Merci, monsieur Lafrance.

Au moment de lire ces lignes, le quatrième numéro de **Ailleurs** devrait être paru, alors qu'un numéro spécial consacré à Jean-Louis Trudel est en préparation. On a hâte ! [JC]

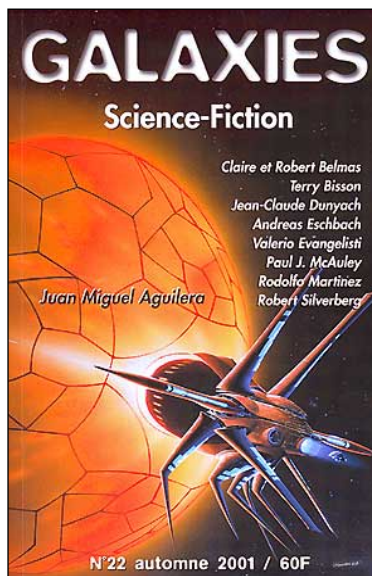
Ailleurs : 743 Dalquier, Ste-Foy, QC, G1V 3H7, plafrance@videotron.ca, 10 \$ CAN le numéro (pas d'abonnement).

Galaxies n°22 Dossier Juan Miguel Aguilera

L'aventure continue pour notre consœur française **Galaxies**. Je me rends compte que nous n'avions pas reparlé de la revue depuis la parution du premier numéro ! On pourrait presque dire que ce n'est pas grave lorsque l'on constate à quel point Stéphane Nicot et son équipe ont su garder le cap depuis tout ce temps. Les couvertures sont toujours aussi superbes, le choix de nouvelles – surtout des traductions de l'anglais – toujours aussi diversifié. Notons aussi que les colonnes sont encore trop larges et la police de caractères toujours aussi difficile à lire – comme quoi, sous certains aspects, l'obstination peut aussi être un défaut.

Pendant un certain temps, surtout au début, on a pu s'inquiéter de la part congrue que l'on accordait aux nouvelles originales en français – certains numéros n'en offraient aucune – mais la situation s'est améliorée et stabilisée. On publie maintenant dans chaque numéro de **Galaxies** au moins une nouvelle française, souvent deux... mais rarement plus. Ce n'est pas énorme, mais il faut ajouter à ceci d'importants dossiers consacrés aux auteurs français majeurs (Ayerdhal, Richard Canal, René Réouven, Pierre Bordage, Laurent Passeport... pardon, je voulais dire *Genefort*) ainsi que des traductions d'auteurs non anglophones, comme l'Allemand Andreas Eschbach et l'Italien Valerio Evangelisti.

De ce point de vue, cette vingt-deuxième édition est sans doute celle où cette volonté internationaliste est la plus affirmée, à commencer par un dossier sur Juan Miguel Aguilera, auteur espagnol présenté comme une



révélation. Rassurez-vous, moi non plus je n'avais jamais entendu parler de lui. Et pour cause : son premier livre en français ne sera disponible qu'en novembre (**La Folie de Dieu**, au Diable Vauvert), et c'est dans les pages de ce dossier que l'on peut y lire « La Forêt de glace », sa première nouvelle traduite dans notre langue. Cette histoire d'extraterrestres qui vivent dans la glace des comètes m'a beaucoup plu et m'a donné le goût d'en savoir plus sur cet auteur. Ça tombe bien, le dossier préparé par Sylvie Miller comprend aussi un article de présentation et une entrevue.

Toujours sur le plan international ce numéro offre aussi « Raven, jamais plus », une nouvelle écrite à tour de rôle par Paul J. McAuley (Angleterre), Andreas Eschbach (Allemagne), Valerio Evangelisti (Italie), Rodolfo Martinez (Espagne) et Jean-Claude Dunyach (France), selon le principe du cadavre exquis. Comme c'est presque toujours le cas dans ce genre d'exercice, le texte qui en résulte a plus de valeur en tant que curiosité qu'en tant que littérature, mais le symbolisme du défi est parlant en cette aube du vingt et unième siècle.

Le reste du menu fiction de ce numéro demeure assez léger, surtout chez les Étatsuniens Terry Bisson et Robert Silverberg. Le premier nous offre avec « Du haut de sa croix » une satire plus taquine que féroce. Parions que les dialogues devaient être beaucoup plus savoureux dans la version originale, considérant que l'action se passe dans le milieu carcéral du sud des États-Unis. Ils sont bien légers aussi ces « Voyageurs » du grand Silverberg.

Oh, ce n'est pas déplaisant à lire – notre Grand Ancien a toujours su écrire – mais ces réflexions d'immortels désœuvrés sur fond de planète exotique m'ont donné une impression de déjà lu. Avec tout ce qui se publie en anglais, je m'interroge sur les raisons de la sélection d'une nouvelle si peu mémorable.

Impression de déjà lu, aussi, avec « Le Bal des ardents » de Claire et Robert Belmas. Attention, ici encore, je n'ai pas dit que c'était mauvais. Au contraire, il s'agit d'un récit solide, agréable à lire. Ces Belmas ont du talent. Mais je trouve que ces intrigues de manipulation à tiroirs commencent à être un peu usées aux coutures. Il y a longtemps que je ne sursaute plus lorsqu'un protagoniste découvre – ciel! – que depuis le début il travaillait pour la personne qu'il voulait assassiner, que la femme qu'il voulait venger n'était pas morte, que tout cela n'était qu'une immense et tortueuse machination. La seule image qui surnage dans ma mémoire est celle de cette prison futuriste.

Il n'empêche, je m'en rends compte au moment de rédiger ceci, les meilleurs textes de ce numéro sont européens, et les plus faibles étatsuniens.

Et pourquoi pas ?

Ajoutons à tout ceci cinquante pages bien tassées de reportages, de lectures et même – une fois n'est pas coutume – une chronique de cinéma sous la plume (traduite) de Gary K. Wolfe, et on reconnaîtra que la revue **Galaxies** nous en donne pour notre argent.

Joël CHAMPETIER



Chapitre 7

Après l'aventure, l'été 2001 se termine en horreurs



À la fin de ma dernière rubrique, dans **Solaris** n° 138, je vous ai laissés entre Lara Croft et les dinosaures du parc jurassique, quelques jours à peine avant la sortie d'un autre film adapté d'un jeu vidéo : **Final Fantasy : The Spirit Within**. Il est intéressant de comparer Tomb Raider et **Final Fantasy : The Spirit Within**,

puisque les créateurs de ce dernier film ont choisi de le réaliser entièrement en animation plutôt qu'avec des acteurs. Techniquement, la qualité de cette réalisation est absolument exceptionnelle. C'est définitivement le film d'animation proposant les personnages les plus « réels » que j'ai pu voir ; à certains moments l'illusion est presque parfaite. Les détails sont hallucinants (je pense entre autres aux imperfections de la peau des personnages, la barbe naissante, les taches de rousseur, les pores...). Cet aspect va plus

loin que la simple réussite, c'est une révolution, le pas technique qu'il fallait franchir après l'arrivée des dinosaures de Spielberg il y a maintenant presque une décennie.



Sur le plan de l'histoire, **Final Fantasy** repose sur un scénario plus développé que **Tomb Raider**. Bien que l'ensemble de l'équipage demeure un peu cliché et que le concept de l'esprit/Gaïa soit connue des amateurs de littérature depuis des lunes, la base SF/fantasy est plus solide, l'intrigue et son dénouement transcendent la simple adaptation d'un jeu vidéo et l'ensemble du film se laisse agréablement regarder.



Les producteurs de **Planet of the Apes** ont aussi favorisé l'aspect « pur divertissement ». Malgré la présence d'un Tim Burton à la réalisation, le film ne répond pas aux attentes qu'il a créé depuis l'annonce de son tournage. Il n'est pas mauvais en soi, mais c'est certainement le film le moins personnel et le moins sombre de Burton, un projet un peu bancal, et ce n'est pas plus un *vrai* remake du premier film – réalisé en 1968 –, encore moins une suite à la série de cinq films qui s'est terminée en 1973. Ainsi, la finale annonce clairement (et évidemment !) une suite.

L'action prend le pas sur les personnages et les rapports de force entre humains et singes. Les aspects critique sociale et sociologique du roman de Pierre Boulle ont malheureusement été relégués au second plan. Côté interprétation, si l'ensemble des acteurs s'en tire plutôt bien, c'est Tim Roth qui vole la vedette – son personnage du général Thade vaut à lui seul le prix du billet bien que, parfois, il soit peut-être trop « constamment » intense. Mais bon, cette interprétation combinée à la réalisation de Burton sauvent le film de l'étiquette « ordinaire ». En coulisse, on raconte que Burton a fait le film pour se placer les pieds à la Fox afin de bénéficier de meilleurs moyens pour ses films suivants (qu'on espère plus personnels), la compagnie accueillant de son côté un réalisateur au statut prestigieux. On raconte aussi de la même façon que la Fox a décidé de miser gros sur Mark Walberg pour l'avenir.

Pour le reste de l'été, presque tous les autres films traitant de nos genres de prédilection relèvent du fantastique et de l'horreur. Cette stratégie de commercialisation se répète d'ailleurs depuis quelques années, les distributeurs sortant leurs films de SF et d'aventure en début d'été, gardant le surnaturel pour la fin.

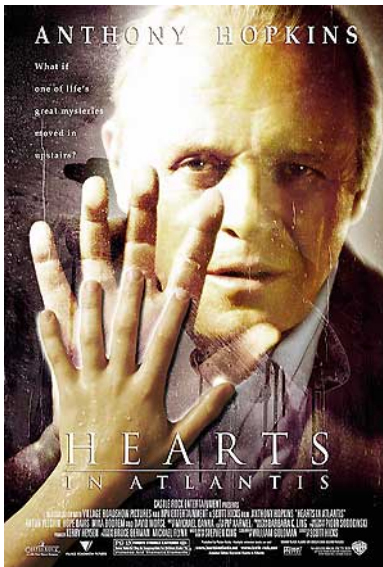


The Others, réalisé par le Chilien Alejandro Amenábar, est certainement l'un des films d'horreur les plus efficaces et les plus glaçants des dernières années. C'est le même genre de film de fantôme que **The Sixth Sense**, au rythme lent, qui prend le temps d'installer

son atmosphère, où tout est plus suggéré que montré. Nicole Kidman est excellente dans le rôle d'une mère de deux enfants allergiques à la lumière du jour et qui engage de nouveaux domestiques dans cette immense maison constamment gardée dans l'obscurité. (Malgré quelques similitudes, il ne s'agit pas d'un remake de **The Turn of the Screw**.) Il ressort de l'ensemble une étrangeté dérangeante pour le spectateur, étrangeté appuyée par l'environnement désert autour de la propriété (on ne voit jamais de scènes extérieures au domaine et ce confinement finit par devenir suffoquant) et l'époque où se déroule l'histoire (la Seconde Guerre mondiale). La peur monte d'un cran à chaque nouvelle scène ou chaque nouvelle révélation d'un scénario subtil et intelligent. On sort de la salle les jambes plus molles qu'après n'importe quel film d'horreur à la sauce moderne, genre *slasher* pour ados. On entendra reparler de ce réalisateur très bientôt, puisqu'un de ses films précédents (**Abre los ojos**) fait l'objet d'un remake américain (**Vanilla Sky**) mettant en vedette Tom Cruise et Pénélope Cruz (qui jouait déjà dans la version originale). Cruise était d'ailleurs l'un des producteurs de **The Others**. Mentionnons que ce dernier film supporte très bien un second visionnement, qui suscite un plaisir différent de celui éprouvé lors de la première écoute.

Adapté d'un recueil de Stephen King, **Hearts in Atlantis** se veut un film dans la lignée de **The Green Mile** et **The Shawshank Redemption**, c'est-à-dire d'une veine fantastique légère

(presque *mainstream*), mais d'une grande qualité. Il s'agit d'une adaptation de la première et d'une partie de la dernière des histoires du recueil du même nom (qui porte le titre de la seconde nouvelle, ignorée dans le film, voir le volet Internet de **Solaris** n° 138 pour la critique du livre). Anthony Hopkins (excellent) tient le rôle de Ted Brautigan, un homme d'âge mûr qui emménage à l'étage d'une maison dont le rez-de-chaussée est occupé par Bobby Garfield et sa mère veuve. Rapidement, Bobby et Ted deviendront amis. Ce dernier confie à Bobby la surveillance du quartier, car il craint les « *Low men* » qui veulent l'emmener avec eux, en raison de ses pouvoirs...

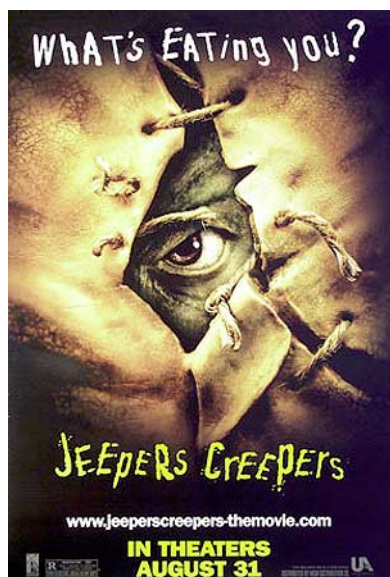


L'adaptation de cette histoire, dont l'action se déroule dans les années soixante, est fine et plutôt respectueuse de sa source principale, la novella « *Low Men in Yellow Coat* ». Toutes les références à la série de **La Tour Sombre** de Stephen King sont habilement éliminées, fort heureusement d'ailleurs car les non-initiés n'y auraient probablement rien compris. Un bémol va cependant à la finale, moins satisfaisante et moins vraisemblable que celle du livre. C'est d'autant plus curieux qu'on ne voit pas ce qui justifie le change-

ment – mineur, mais significatif. Autre détail, les deux scènes les plus fortes du livre m'ont semblé moins puissantes dans le film, mais c'est probablement un choix personnel du réalisateur. Malgré ces réserves, le film demeure excellent dans son ensemble, touchant et beau, triste et optimiste à la fois. La réalisation est inspirée et l'interprétation – celle des jeunes personnages, entre autres – est impeccable. Un film que je classe parmi les très bons films de cette année 2001 qui s'achève.

Soul Survivors est un film plutôt bien fait dans l'ensemble, offrant un scénario qui balance entre le film de peur sérieux et le

film d'horreur destiné aux ados, mais qui souffre de sa ressemblance avec plusieurs films récents comme **Stir of Echoes**, **Lost Souls** ou **Bless the Child**. Si **Soul Survivors** était sorti il y a deux ou trois ans, on l'aurait probablement jugé meilleur que ce qu'on en dira aujourd'hui, car c'est un film qui tient bien la route et intrigue pratiquement jusqu'à la fin, ce qui est une qualité non-négligeable de nos jours quand on parle de films d'horreur. L'interprétation des personnages adolescents est meilleure que de coutume et on sort de la projection pas mécontent du tout. Une agréable surprise, donc, compte tenu du long délai de sortie du film, causée par la demande d'un nouveau montage de la part des producteurs, désirant avoir une cote plus généraliste permettant d'atteindre un public plus jeune (le premier montage étant coté R (18 ans et plus) aux États-Unis).



Je serai plutôt bref concernant **Jeepers Creepers**, puisqu'il s'agit certainement du plus mauvais film que j'ai visionné cette année. C'est simple : à peu près tout y est mal foutu. Le scénario est une incroyable accumulation d'absurdités, d'incohérences et de stupidités, la réalisation est quelconque et l'interprétation n'est absolument pas convaincante. Si ce n'avait été de cette rubrique que je veux rédiger avec le plus d'honnêteté possible, je serais sorti de la projection après les quarante premières minutes (et je n'aurais rien manqué !).

Certains mauvais films d'horreur peuvent être drôles tellement ils sont maladroits ; **Jeepers Creepers** est juste mauvais et ennuyant. Un « série Z » oubliable – et on se demande encore comment des personnes aussi réputées que Francis Ford Coppola (producteur via sa compagnie) et Clive Barker (cité comme référence) ont pu s'associer à la réalisation et à la promotion de ce film épouvantable.



Heureusement, une semaine plus tard, j’assistais à une projection de **Session 9**, un film tourné en vidéo numérique qui utilise un peu l’esthétique et le genre d’ambiance « naturaliste » popularisé par **The Blair Witch Project**. Et c’est probablement pourquoi on l’a tant comparé à ce dernier film, même si la manière diffère considérablement d’un film à l’autre. **Session 9** est définitivement un excellent film, dont le scénario apporte son lot de surprise et dont la tension est constamment soutenue par une interprétation et un montage parfaitement maîtrisés. Frissons garantis au visionnement de cette histoire se déroulant dans un asile abandonné dans lequel les employés d’une compagnie de décontamination font diverses découvertes, la plus intrigante étant une série de bandes magnétiques (neuf sessions de thérapie, d’où le titre) relatant les entretiens d’un psychiatre avec une jeune femme atteinte du syndrome de personnalités multiples. **Session 9** est une autre preuve que lorsqu’on utilise un scénario solide, un réalisateur et des acteurs compétents, on peut tourner un excellent film sans disposer d’un gros budget ou de très grandes vedettes.

Je n’ai pas vu le **Ghosts of Mars** de John Carpenter ni **Osmosis Jones** des frères Farrelli. Dans le premier cas, par manque d’intérêt – Carpenter m’ayant profondément déçu avec ses derniers films – et ayant pris connaissance de l’accueil public (froid) et critique (impitoyablement incendiaire) que le film a reçu. Je n’ai fait aucun effort pour aller le voir, ce qui en soi révèle déjà une opinion.

Le cas d’**Osmosis Jones** est différent. Aux limites de nos genres, le film est un mélange d’animation et de réalisme pouvant en quelque sorte être étiqueté SF. On peut y suivre le combat entre un virus et un globule blanc à l’intérieur d’un corps humain, le tout saupoudré d’hormones et de médicaments... Là encore, un manque d’intérêt initial et des critiques mollassonnes ont eu raison de mon intention de voir le film. Visiblement, le public a réagi comme moi, le film étant un flop au *box office* nord-américain.

On se demande bien pourquoi les créateurs ont choisi ce concept particulier, qui rappelle faiblement **Fantastic Voyage**, dans lequel on y réduisait une équipe médicale afin de pénétrer dans le corps d'un patient à bord d'un minuscule vaisseau. Sorti il y a trente-cinq ans (!), ce premier film avait le mérite d'être réellement de la science-fiction et de démontrer que les scénaristes de l'époque avaient des idées, eux ! **Osmosis Jones** semble n'exister que pour nous souligner encore une fois la difficulté d'Hollywood à trouver des scénarios originaux.



Car encore cette année, la tendance des producteurs hollywoodiens à tourner des suites, des remakes ou des films dérivés de séries télé ou de livres à succès se maintient. Il suffit de jeter un œil sur les recettes globales nord-américaines pour comprendre pourquoi les maisons de productions ne misent pas autant de budget ou d'efforts promotionnels sur des produits plus « originaux ». On ne retrouve que trois films non-dérivatifs dans le *Top 10*, **Shrek**, **Pearl Harbor** et **The Fast and The Furious**, res-

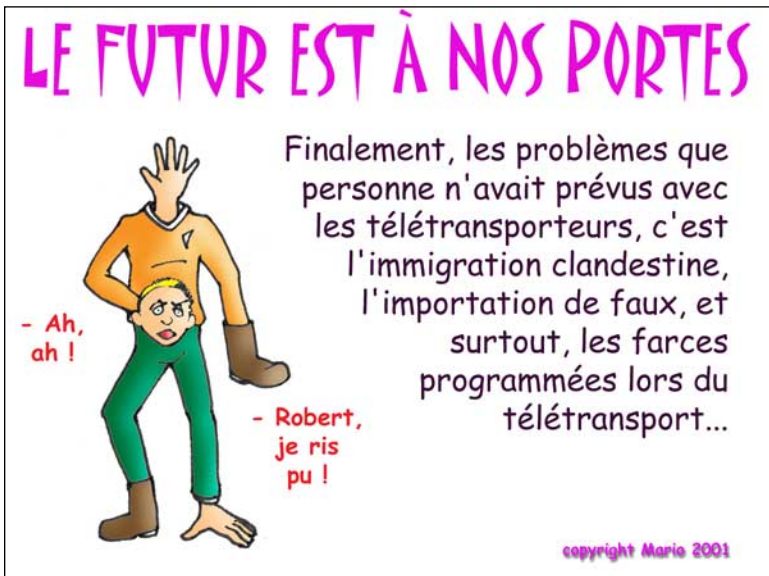
pectivement premier, second et septième au classement. Pourtant, le *Top 10* historique ne contient que des produits originaux, à l'exception de **Return of The Jedi** et **The Phantom Menace** (**The Empire Strikes Back** étant maintenant onzième).

Mais malgré tout, produire une suite ou un remake semble un pari assuré de faire ses frais, même dans les cas où le succès est moins fort que celui espéré. (Pour les fins de ce texte, le lecteur prendra note que l'on considère « non-original » un scénario tiré d'un livre ou d'un jeu, étant la suite d'un autre film ou en étant une nouvelle version. Ainsi, **Pearl Harbor** et **Titanic** ne sont pas les premiers films à aborder ces sujets historiques, mais ils contiennent leur part de fiction et mettent en scène des personnages originaux. Ils sont donc considérés ici comme scénarios « originaux ». À l'opposé, **Jurassic Park III** est une suite, **Tomb**

Raider est basé sur un jeu et **Planet of the Apes** valse entre la nouvelle adaptation du roman et nouvelle version du film, ces trois films étant cités à titre d'exemple.)

Et parlant de film attendu (et de produits dérivés!), on en retrouve deux parmi les titres à venir, qui se démarquent par l'ampleur du succès espéré de la part de leurs producteurs: **Harry Potter and The Sorcerer's Stone** et **The Lord of The Rings – The Fellowship of The Ring**, qui débarquent respectivement sur nos écrans en novembre et décembre prochain. Mais vous savez quel film j'ai le plus hâte de voir pour le moment? **K-Pax**, un petit film dans lequel Kevin Spacey joue un patient psychiatriqué qui prétend provenir d'une autre planète (située à mille années-lumière d'ici) et qui, lentement, commence à convaincre son psy – joué par Jeff Bridges – qu'il dit vrai... On s'en reparle dans le prochain numéro.

Hugues MORIN



Lectures

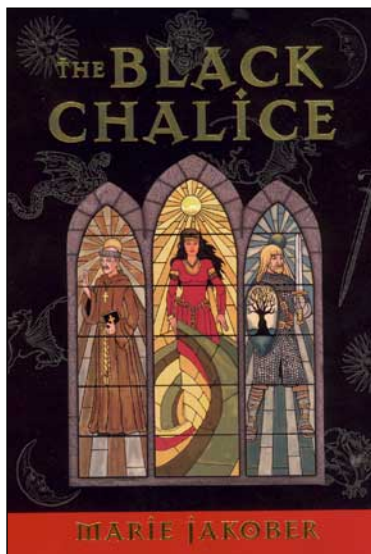
Marie Jakober
The Black Chalice
Calgary, Edge, 2000, 460 p.

Edge est un nouvel éditeur canadien de science-fiction et de fantastique, et son premier livre publié démontre un goût et un professionnalisme prometteurs pour l'avenir.

Dans le genre de la fantasy historique, **The Black Chalice** suffit à élever son auteure au rang de Guy Gavriel Kay. Jakober œuvre toutefois dans une veine un peu différente. Des créatures surnaturelles interviennent dans l'intrigue de manière plus ouverte que dans les romans récents de Kay. En revanche, Jakober conserve un cadre approximativement historique, celui du Saint Empire romain germanique à l'aube du douzième siècle, alors que Kay a fait le choix du travestissement de ses modèles afin d'atteindre à l'universel.

La différence la plus évidente découle du choix du contexte. Depuis **Tigana**, Kay favorise des époques et des lieux caractérisés par des empires sophistiqués, des cours brillantes, des sociétés à leur apogée. En choisissant l'époque de la Première Croisade et une Allemagne encore un peu païenne, Jakober a préféré un monde plus sauvage et plus brutal.

Le roman débute d'ailleurs sur la visite d'un château enchanté par les hommes du comte Karelion, qui est devenu un des nobles les plus puissants de l'Empire suite à sa participation à la croisade qui a pris Jérusalem aux Musulmans. Comme dans un roman de chevalerie de la *matière*



de Bretagne, Karelion et son écuyer Paul assistent à des prodiges dont les autres gens d'armes ne se souviendront pas. Cependant, la coupe noire du titre, qui est adorée en ce château, n'est pas le Saint-Graal, et serait plutôt l'anti-Graal, car c'est la forteresse de la magicienne d'Helmartin, qui représente les anciens dieux bannis par les prêtres chrétiens.

Le jeune Paul, un fervent croyant, voit avec incrédulité son maître accepter les avances de la belle magicienne. Mais Karelion est un chrétien des plus tièdes, dégoûté par le sac de Jérusalem et le massacre sanglant commis par les Croisés. Cependant, Karelion résiste à la tentation et demeure loyal au duc Gottfried du Reinmark, son suzerain.

Il faudra des événements dramatiques et la décision de Gottfried de

briguer la royauté universelle, au mépris de ses propres serments, pour que Karelian accepte l'alliance de la magicienne d'Helmaridin. Meurtres, batailles et vengeances s'ensuivent, jusqu'à ce que le sort de l'Empire soit remis au jugement de Dieu par les armes.

Jakober a signé une histoire riche en rebondissements, en personnages colorés, en conflits déchirants. Elle en profite pour stigmatiser l'esprit de domination et les politiques répressives de l'Église. Le jeune Paul, par exemple, est horrifié par son attirance homosexuelle pour le beau Karelian. L'inspiration féministe de l'auteure frise cependant l'anachronisme. Aux sources de l'Église catholique, il y avait une surprenante égalité des sexes et la marginalisation des femmes par l'Église peut aussi s'expliquer par le fait que le machisme romain a fini par rattraper, au terme d'un bon millénaire, l'Église catholique *romaine*. Tandis que le panthéon païen n'était pas exactement égalitaire et qu'il est loin d'être clair comment la société agraire des Saxons aurait pris le tournant de l'urbanisation si Charlemagne n'était pas intervenu. L'évangélisation de l'Allemagne a tout de même donné des figures féminines comme Hildegarde de Bingen...

La principale faiblesse du livre, c'est peut-être de noircir tellement le tableau. Il ne fait aucun doute que la vie médiévale était rude et brutale, et souvent écourtée, mais Jakober insiste d'abord sur les aspects les plus misérables de l'existence médiévale. De plus, dans la première moitié du livre, rédigé en partie par un Paul vieillissant, la narration force un peu la note en prédisant des catastrophes à tout bout de champ afin de susciter un certain suspense, au risque de dégoûter le lecteur d'une histoire qui s'annonce aussi peu réjouissante. C'est qu'on ne se rend

pas tout de suite compte que Paul est loin d'être un narrateur entièrement fiable, même lorsqu'il est condamné à la vérité...

Roman d'une rare intensité, **The Black Chalice** intéressera tous les amateurs d'aventures, d'exploits et d'amours dans un contexte de fantasy historique. [JL7]

J. A. Cullum

Lyskarion : The Song of the Wind

Calgary, Edge, 2001, 342 p.

Après avoir publié une réussite incontestable avec **The Black Chalice**, Edge offre un ouvrage nettement moins achevé. C'est le début d'une nouvelle série de fantasy, « The Chronicles of the Karionin ». Or, malgré toute l'indulgence qu'on doit à une nouvelle auteure, le monde n'avait pas vraiment besoin d'une énième série de fantastique épique, surtout lorsque celle-ci ne se démarque pas vraiment du tout-venant dans ce genre.

Janice A. Cullum nous invite à découvrir le monde de Tamar, qui partagent neuf espèces humanoïdes dont la morphologie et les talents magiques diffèrent. Lyskarion est un cristal vivant, une des huit pierres magiques – les Karionin – créées par les mages de Tamar au temps de leur grandeur. Les Karionin ont participé à la dévastation du Fléau déchaîné par les mages de Tamar lors du terrible conflit qui sonna le glas de leur suprématie.

Des siècles plus tard, les Karionin s'animent peu à peu, guidant les événements pour attirer les mages susceptibles de maîtriser la puissance des cristaux vivants et de leur donner une âme. Lyskarion jette son dévolu sur Errin Yar, homme-dauphin et prince de la mer. Cependant, Errin

Yar aime depuis longtemps Elise de l'île d'Adun, depuis leur enfance commune. Elise est humaine et portée à se méfier des hommes-dauphins. La fusion d'Errin et Lyskarion éloignera d'abord Elise, effrayée par la puissance du cristal vivant.

Bref, leurs amours sont difficiles et leurs relations ne s'amélioreront que lorsqu'ils uniront leurs efforts pour conjurer la menace de Gandahar. Entre autres, ils participeront à la formation du jeune Jerevan Rayne, un mage récalcitrant victime d'un sort jeté par le plus puissant des mages de Tamar afin de le forcer à développer son talent. Comme Gandahar veut étendre son hégémonie sur les États riverains de la mer Thallasséenne, il est plus que temps pour les mages de protéger la liberté des humains menacés par les armées de Gandahar.

Malheureusement, l'écriture de Cullum n'est pas à la hauteur de l'ampleur de son thème. L'intrigue est plutôt épisodique: les péripéties s'enchaînent sans jamais générer de véritable suspense. Les personnages s'évitent au lieu de s'affronter. Le style est platement descriptif, mais rarement évocateur. Le tout reste bien en deçà des attentes suscitées par **The Black Chalice** et n'intéressera sans doute que les novices en matière de fantasy. [JLT]

Sylvie Miller et Philippe Ward **Le Chant de Montségur** Paris, Cylibris, 2001, 261 p.

Troisième roman de Philippe Ward et premier de Sylvie Miller, **Le Chant de Montségur** a lieu en pays cathare, comme son nom l'indique. Après avoir signé deux autres romans de fantastique qui se déroulaient dans la région pyrénéenne, Ward ne pouvait éviter de s'intéresser aux mythes

et légendes de son propre coin de pays. Comme à son habitude, il évoque avec talent la vie de l'arrière-pays lorsque les touristes sont partis, le passé jamais enfoui loin de la surface et l'intrusion dans le quotidien moderne de créatures issues des croyances anciennes.

Peire Aicart est un chanteur qui a autrefois illustré la cause de l'occitan, mais il vient d'être frappé durement par la mort de sa femme lorsque le roman débute. Sans s'en rendre compte, il devient peu à peu le pivot d'une lutte mystique pour le trésor des Cathares, perdu depuis la chute de la forteresse de Montségur, des siècles plus tôt. Beaucoup de monde tourne autour de la forteresse aujourd'hui ruinée et des grottes décorées de pentagrammes...

Les Dominicains, ces Chiens de Dieu qui furent jadis l'âme de l'Inquisition, ne sont pas les seuls en lice. Il y a aussi Elke Ströder, l'héritière directe ou indirecte des nombreux ésotéristes allemands autrefois fascinés par l'espoir de retrouver le Saint-Graal. La Société del Gai Saber conserve un peu de l'esprit cathare et veille sur Peire Aicart, mais elle cache le reste de son jeu. Jordane, quant à elle, est moins secrète: elle aime Peire depuis longtemps et espère le moment venu pour elle de se faire aimer. Le plus énigmatique est sans doute Kyot, fantôme insaisissable qui incarne la Mémoire du trésor de Montségur. Et le Drac, surnom local du diable longtemps maîtrisé par d'anciens sortilèges, est aux aguets...

Le nombre de factions en présence complique quelque peu l'action. Le suspense dépend un peu trop du mutisme de ceux qui savent et des violences erratiques du Drac. La révélation finale de la nature du trésor est du coup plutôt inattendue et, faute de préparation adéquate, n'est pas entièrement convaincante. Bref,

si le roman demeure intéressant par son évocation de lieux encore sous l'emprise du passé, l'intrigue emprunte de trop nombreux détours pour nous passionner de bout en bout. [JLT]

Philippe Heurtel, dir.

Rêves d'Altair

Paris, L'Œil du Sphinx, 2000, 231 p.

L'annulation *in extremis* de l'anthologie « Escales 2002 » par le Fleuve Noir aura sans doute marqué la fin d'une brève floraison d'anthologies de science-fiction francophone, surtout au Fleuve Noir. Comme au Canada, où la dernière anthologie d'inédits en date (**Tranes lucides**) a été le fruit de la micro-édition, les auteurs français doivent maintenant se rabattre sur des débouchés de moindre envergure.

Même si ce n'est pas dit et même si ce n'était peut-être pas voulu, Philippe Heurtel a réuni ici une anthologie de jeunes auteurs dont c'est souvent la première publication. (Leur moyenne d'âge, exception faite de la seule femme dont on tait galamment ce détail, était de 33 ans en 2000.) **Rêves d'Altair** constitue donc un banc d'essai pour la plupart des participants et il faut tenir compte de cette dimension de l'ouvrage au moment d'apprécier le résultat.

L'anthologie regroupe dix-sept textes par quatorze auteurs, y compris un Catalan dont la nouvelle a été traduite de l'anglais. En gros, on peut distinguer trois sortes de textes.

Tout d'abord, il y a les nouvelles à chute. Si l'idée du Catalan Roger Espel Lima est déjà rebattue, Albert Aribaud et Pierre-Alexandre Sicart tirent leur épingle du jeu en misant sur l'humour. Et Arnaud Chéritat signe une réussite mineure pour

mathématiciens du dimanche avec « Fourmiland ». En revanche, « La Voix des étoiles » d'Éric Legloahec et « Temps de chien » de Marc Seassau, n'arrivent pas à étayer leurs chutes, pourtant intrigantes, avec des récits véritablement intéressants.

Ensuite, on retrouve plusieurs textes néo-classiques, qui renouent avec des thèmes connus. Dans cette veine, François Rebufat signe deux réussites, en particulier « À son image », qui met en scène cinq grands criminels transportés sur une plate-forme isolée par une puissance inconnue. Les nouvelles de Lionel Ancelet et Hervé Martin sont des efforts plus appliqués, mais prometteurs de la part de débutants. La nouvelle « Guerre sans faim » de Dominik Vallet est un demi-échec fascinant, tandis que Jean-Louis Bec, Fabrice Neyret et Marc Seassau (« Animal ») signent des ratages qui ne remplissent pas leurs promesses. Quant à « Star Stress » de Chéritat, dans le genre de la pochade humoristique, difficile de faire mieux.

Enfin, il faut noter quelques textes qui se démarquent par leur originalité, notamment « Terrève » de Stéphanie Lebeau et « L'Entropie est une salope ! » d'Hervé Jubert. Lebeau décrit très systématiquement, mais non sans fantaisie et humour, un monde aquatique dont les habitants rêvent la Terre. Et Jubert signe un autre texte sur les mondes que la fiction construit et emmêle ; s'il se tire de ce labyrinthe métaphysique par une pirouette, il subsiste quand même un reste d'ivresse...

Bref, nous avons affaire ici à une relève de passionnés, mais pas de révolutionnaires. Certains auteurs se détachent déjà du peloton et les amateurs de voix nouvelles peuvent légitimement s'attendre à voir certains d'entre eux passer à une vitesse supérieure. [JLT]

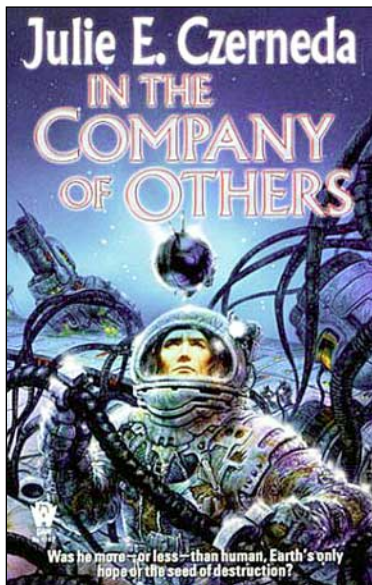
Julie Czerneda
In the Company of Others
 New York, DAW, 2001, 565 p.

Il s'agit carrément du meilleur roman de Czerneda jusqu'à maintenant. Les relations entre les personnages restent empreintes du romanesque qui caractérisait ses livres précédents, mais Czerneda a construit une intrigue haletante et pourtant équilibrée. Le suspense en vase clos, qui a de quoi rendre claustrophobe, rappelle certains romans de C. J. Cherryh.

La Terre avait entamé la terraformation de nombreuses planètes extrasolaires lorsque la catastrophe a frappé. Une maladie aux causes insaisissables – le Quill – a tué les colons et entraîné l'évacuation des survivants. Mais lorsque la Terre, craignant une contamination fatale, refoule les fuyards, ceux-ci sont obligés de se réfugier à bord des stations spatiales qui servaient de simples escales aux vaisseaux en route pour les nouveaux mondes de l'humanité...

Des années plus tard, la situation est au bord de l'effondrement. Les stations surpeuplées sont sur le point d'exploser et la Terre menace de plus en plus de se replier sur le système solaire en abandonnant les réfugiés à leur sort. C'est alors que la Station Thromberg accueille un astronef scientifique en provenance de la Terre, sous les ordres de la chercheuse Gail Smith. Celle-ci veut retrouver un certain Aaron Pardell, qui a survécu comme nouveau-né au contact du fléau Quill. Mais les guerres intestines de la Station Thromberg pourraient bien faire dérailler cette quête de la dernière chance...

Czerneda, biologiste de formation, imagine avec soin une forme de vie aux capacités très particulières. Cet

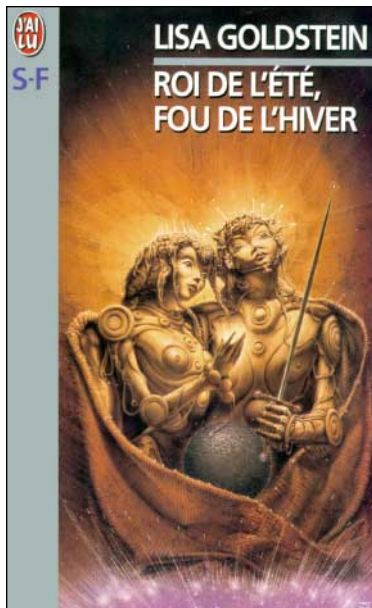


élément scientifique manquait peu ou prou aux romans précédents de Czerneda, mais l'action de celui-ci repose bel et bien sur une hypothèse minutieusement approfondie. La richesse des rapports humains, traités avec un brin de romantisme attendri, et l'habile conjugaison de protagonistes variés aux intérêts divergents achèvent de faire de ce livre une aventure de *space opera* plus que satisfaisante pour les amateurs.

Jean-Louis TRUDEL

Lisa Goldstein
Roi de l'été, fou de l'hiver
 Paris, J'ai lu, 2000, 318 p.

Je n'ai rien a priori contre les séries, mais certaines d'entre elles sont interminables, surtout lorsque chaque tome fait 700 ou 800 pages. Je pense à Robert Jordan, Terry Goodkind ou Tad Williams, entre autres. De quoi décourager un lecteur



qui n'aurait pas suivi depuis le début. Je ne peux m'empêcher de penser que les intrigues sont indûment étirées, avec un luxe exagéré de détails. Ces auteurs croient-ils paraître ainsi plus sérieux, ou est-ce seulement le succès et l'argent qui les motivent, en pressant le citron au maximum ?

C'est pourquoi il est plaisant de découvrir des écrivains qui ont encore le goût de la concision. C'est le cas de Lisa Goldstein avec ce roman, qui l'est parfois un peu trop, concis. Par exemple, les deux personnages principaux, Valemar et Taja, effectuent un peu rapidement et aisément leur retour au pays des Shai. L'auteure les délaisse pendant quelques pages et les voilà qui réapparaissent soudainement alors qu'on aurait pu s'attendre à ce qu'ils connaissent davantage d'épreuves. Mais peut-être suis-je moi-même à ce point habitué aux gros romans mentionnés plus haut que je reste surpris quand j'aborde un roman de fantasy qui fait moins de

400 pages et ne s'inscrit pas dans une série.

Roi de l'été, fou de l'hiver raconte une histoire comme je les aime : intrigues de cour, trahisons, souverains éphémères, héritier royal inconnu, fantômes, guerre, invasion, révolution et combats magiques. Tout ça avec un petit côté **Trois Mousquetaires**. Lisa Goldstein a inventé une mythologie assez simple en vérité mais efficace et originale, qui semble ne contenir que trois dieux dont une déesse-mère qui a créé le monde. L'Univers et la société sont symbolisés par une échelle, et notre position sur cette échelle représente notre position dans la société, avec ses avantages et ses inconvénients. À Etrara, en une seule journée (c'est du moins ce que croient les habitants de cette cité), vous pouvez descendre ou monter sur l'échelle selon que la destinée vous favorise ou non. Mais cette croyance ne s'incarne pas de la même façon pour tous. Chez les Shai, au contraire, la position de chacun est définitive, et si on tente de bouger sur l'échelle, on en paie le prix. Goldstein pose aussi une importante question existentielle : les dieux sont-ils indifférents ou non au sort de l'humanité ? Nous ont-ils créés uniquement pour servir leurs propres desseins ou éprouvent-ils une sympathie sincère pour les pauvres êtres humains que nous sommes ? L'auteure nous laisse sur ces interrogations sans prendre parti. D'ailleurs, la conclusion n'en est pas vraiment une, car ce roman donne l'impression de n'être qu'un épisode dans l'histoire d'un royaume et dans la saga théologique de Sbona, la déesse-mère, et de ses deux fils dont chacun doit à tour de rôle vivre comme un humain pendant la moitié de l'année. C'est un des éléments de l'intrigue, le fait que Callabron, le dieu de l'été, ne soit pas remonté au ciel auprès de sa mère, ce qui

entraîne une prolongation indéfinie de l'hiver qui risque d'entraîner la fin du monde, comme s'en inquiète Narrion, disciple de Scathiel, le dieu de l'hiver.

Bref, Goldstein réussit à injecter dans un récit au demeurant sans prétention une profondeur historique et philosophique, et je ne doute pas que si elle le voulait elle pourrait facilement écrire une suite. Mais je ne le souhaite pas car ce roman se porte très bien comme ça. [DJ]

K. W. Jeter

Blade Runner 2

Paris, J'ai lu, 2000, 317 p.

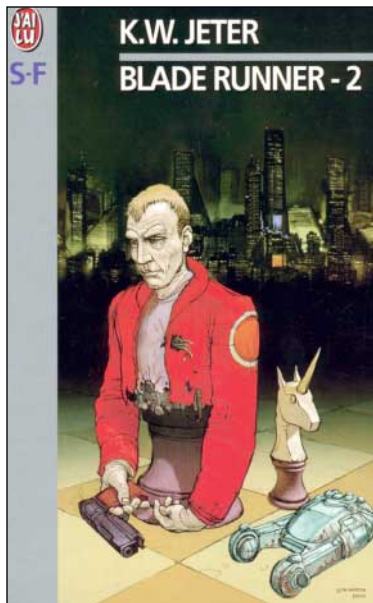
J'ai de solides préjugés envers les romans dérivés de films ou de séries télévisées. C'est presque toujours mauvais : aucune imagination, aucune recherche stylistique, les personnages ne sont souvent que des caricatures. Les livres basés sur **Star Wars** sont

particulièrement insupportables. Je le sais et malgré cela je finis toujours par me faire avoir à lire un de ces bouquins, en me rappelant les réussites du genre (les adaptations de **Star Trek** par Vonda McIntyre, par exemple), poussé par la curiosité et l'espoir, par une petite voix qui me dit que cette fois-ci, ce sera peut-être différent. Ainsi, tout récemment, j'ai lu **Les Voix Psy** de John Vornholt, en me disant qu'un roman inspiré d'une aussi bonne série que **Babylon 5** ne pouvait pas être entièrement pourri.

Naïf que j'étais...

Mais ça reste plus fort que moi, je désirais malgré toutes mes préventions lire **Blade Runner 2** pour savoir quelle suite Jeter avait bien pu imaginer à ce qui a été un des grands films de science-fiction des années 80, quelles que soient les réserves que l'on peut garder envers lui.

Et il faut dire que si Jeter n'a certainement pas mis au monde un chef-d'œuvre, loin de là, il nous offre un honnête roman noir futuriste qui respecte bien l'atmosphère du film – étant entendu qu'il faut avoir le film présent à l'esprit pendant notre lecture pour en saisir toutes les allusions. L'auteur est également parvenu à ajouter quelques complications que je qualifierais de dickiennes, ce qui est bienvenu car c'était là à mon avis une des principales lacunes de **Blade Runner** : les décors sont extraordinaires, comme dans tous les films de Ridley Scott que j'ai pu voir, mais le scénario est simpliste comparé à **Do Android Dream of Electric Sheep?**, le roman dont il est inspiré. C'est ce que je reproche au cinéma américain ; son refus obstiné de créer autre chose que du clinquant et du spectaculaire. Rares sont les adaptations supérieures au roman d'origine, comme dans le cas de **Soylent Green** ; en général, qu'il s'agisse de **Blade Runner** ou **Starship Troopers**, les films ne valent



pas les livres. Les réalisateurs semblent d'abord intéressés à mettre leurs capacités et leur propre vision en valeur, au détriment d'un scénario subtil et intelligent. Ils ne veulent pas se faire voler la vedette par des scénaristes qui ne sont probablement de leur point de vue que des ouvriers spécialisés au même titre que les maquilleurs ou les cameramans, un mal nécessaire en quelque sorte.

Parmi les complications « dickiennes » mentionnées se trouve le fait que dans la version de Jeter il n'est plus certain qu'il soit possible de différencier les répliquants des humains grâce à un test. Pire, il laisse même entrevoir la possibilité que les *blade runner* soient eux-mêmes des répliquants. Comme le roman le souligne ironiquement, quoi de mieux que de construire des chats mécaniques pour attraper des souris mécaniques ? Malheureusement, la fin, quelque peu décevante, laisse croire qu'il n'en est rien, ce qui rétablit la normalité, alors que nous aurions préféré rester dans le délire et le doute, comme si souvent chez Dick.

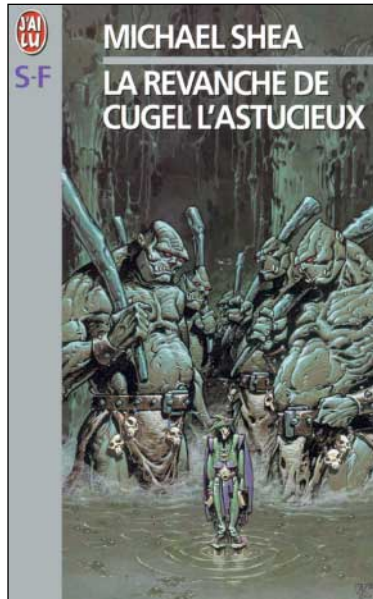
Je ne sais pas si l'intention originale derrière l'écriture de ce roman était de produire une suite cinématographique à **Blade Runner**. Cela résulterait en un film assez bavard quoique certaines scènes comme la fuite de Roy Batty de l'hôpital ou celle de Deckard à travers le mur de la salle de douches sont invraisemblables et sentent le scénario hollywoodien à plein nez. Jeter a aussi un peu trop tendance à répéter des scènes du film de Ridley Scott : le roman commence aussi par un meurtre, nous avons un autre combat entre Deckard et Batty (le *vrai* Batty, l'humain qui a servi de modèle au répliquant). Nous avons là le même phénomène que dans des séries comme les films de James Bond ou celle de **Alien** : au lieu de faire progresser les intrigues d'un épisode à

l'autre, on se contente de faire du repiquage, chaque nouvelle réalisation devenant en réalité un *remake* de l'œuvre originale. Cela entraîne bien entendu l'obligation de sauver la vie du héros, ce qui dans ce roman particulier pose un problème de crédibilité car on ne comprend pas pourquoi Holden vient en aide à Deckard qu'il semble détester tout au long du récit.

Tout ceci étant dit, **Blade Runner 2** se laisse lire quand même, mais sans qu'il y ait de quoi téléphoner à sa mère. [DJ]

Michael Shea
La Revanche
de Cugel l'astucieux
 Paris, J'ai lu, 2000, 254 p.

On se demande comment Shea a pu obtenir de Vance la permission de reprendre un de ses personnages. Ce dernier n'est certes pas du genre



à vendre ses univers romanesques comme l'ont fait d'autres auteurs connus, le tout donnant naissance à des suites bien moins intéressantes que les œuvres originales. Heureusement, **La Revanche de Cugel l'astucieux** n'a pas inauguré une nouvelle tendance chez Vance; c'est plutôt une exception considérant que la version originale anglaise du roman date de 1974.

C'est une œuvre très légère et je ne me suis pas ennuyé une seule minute à cette lecture. Comme c'est souvent le cas dans ce genre d'histoires, l'intrigue suit un groupe de plusieurs personnages unit dans une quête. Le titre anglais est plus significatif à cet égard – **A Quest for Simbilis** – et certainement plus ironique si on considère la conclusion. Comme c'est généralement le cas chez Vance, les personnages ne s'aiment pas du tout, ils collaborent à leur corps défendant parce que les circonstances les y obligent, mais

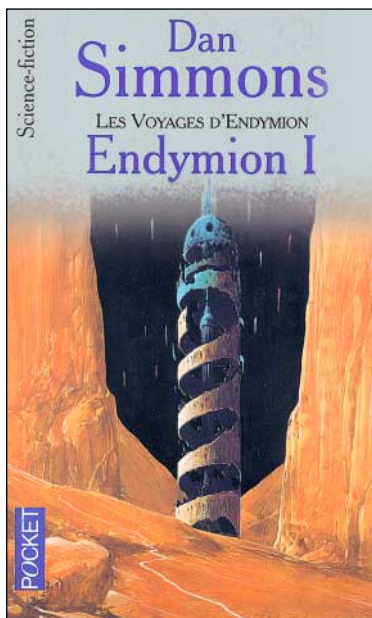
leurs objectifs et philosophies individuelles sont loin d'être partagées, ce qui donne lieu à des situations plutôt comiques. Toujours comme chez Vance, Shea se montre imaginaire en ce qui concerne les sociétés et décors présentés et il manifeste une bonne dose de cynisme concernant la condition humaine. Je pense par exemple à cette scène mémorable où nos héros doivent traverser des dunes de verre brisé à bord d'un chariot dont les roues avancent grâce à des bêtes qui y sont enfermées et qui menacent de mort le conducteur. Et comme il se doit, les personnages usent d'un langage ampoulé même quand les pires dangers les menacent. Bref, un pastiche assez convaincant.

[DJ]

Dan Simmons
**Les Voyages d'Endymion :
 Endymion I & II
 L'Éveil d'Endymion I & II**
 Paris, Pocket (Science-Fiction),
 2000

Cet énorme roman, car il s'agit bien en fait d'un seul roman de 1500 pages, publié en quatre tomes dans la collection Pocket, m'abasourdit et pas seulement à cause de sa longueur, mais plutôt à cause de son ampleur, de sa vision. Tout y est : science, religion, littérature, métaphysique; **Les Voyages d'Endymion** est comme un fleuve nourri et gonflé par la rencontre de plusieurs affluents.

Il s'agit d'une suite au passionnant dyptique **Hypérion Cantos** (**Hypérion** et **La Chute d'Hypérion**) qui a fait date et que j'avais littéralement dévoré. J'avoue cependant avoir lu **Les Voyages d'Endymion** avec un peu moins d'intérêt, le délaissant à quelques reprises pour le reprendre



plus tard. On y trouve des longueurs surtout dans les deux premiers tomes où l'intrigue aurait mérité d'être plus resserrée ; dans les deux derniers tomes, par contre, plusieurs trames parallèles se tissent et cela devient alors vraiment échevelé. On dirait que l'auteur avait besoin de 680 pages pour se réchauffer avant d'entreprendre avec dynamisme un sprint de 5000 mètres ! Non, Simmons ne manque pas de souffle.

L'action se déroule quelques siècles après la finale de **Hypérior Cantos**. Loin de nous servir du réchauffé comme on le fait souvent dans les séries, il nous peint un tout autre tableau, celui de l'empire galactique de la Pax, qui a remplacé l'Hégémonie et ne lui ressemble en rien – le lecteur n'a jamais l'impression que Simmons a écrit une suite uniquement pour capitaliser sur un succès précédent. Et pourtant tout s'emboîte si bien qu'on a l'impression que tout était planifié l'avance (ce qui est bien possible). Les points demeurés obscurs dans l'œuvre précédente sont éclairés ici et, contrairement à ce qu'affirme le narrateur au début (Raul Endymion lui-même), on finit par apprendre ce qui est arrivé à chacun des pèlerins des Tombeaux du Temps. L'auteur réussit même à faire revenir certains personnages qui étaient morts – ceux-ci ne jouant cependant qu'un rôle secondaire.

Certaines ramifications un peu trop complexes m'ont perdu. Par exemple, pourquoi le griche, véritable monstre sanguinaire dans la première partie, devient-il le protecteur d'Énée ? Il faudrait que je relise le tout pour tout saisir. Par ailleurs, je ne suis pas certain que tout soit cohérent d'un point de vue scientifique. J'ai des doutes concernant le passage de Raul dans l'atmosphère supérieure d'une planète géante ; quoique je n'ai rien contre le fait qu'un

écrivain refuse de se conformer aux diktats de la vraisemblance scientifique du moment.

D'autant plus que le roman possède ses aspects jouissifs, n'ayant rien à envier aux *space opera* et *time opera* que je lisais dans mon enfance. On y retrouve de bonnes vieilles batailles spatiales, des combats au corps à corps et des dangers auxquels les héros n'échappent que par un cheveu. Simmons a injecté dans son roman une dose de *sens of wonder* que les lecteurs blasés de SF ne sont plus habitués de recevoir. Ajoutons à tout ceci quelques éléments d'horreur, un territoire familier à Simmons. Certaines scènes sont particulièrement cruelles, toute l'œuvre baigne dans une atmosphère de destin fatidique inéluctable qui pèse sur les épaules des êtres humains. Des concepts, originaux en soi, font dresser les cheveux sur la tête, comme ces vaisseaux archanges dont l'accélération est telle qu'ils réduisent les passagers en bouillie avant de les ressusciter à l'arrivée. Et que dire des horribles cruciformes ? Attendez de découvrir à quoi ils servent réellement.

Ce qui n'empêche pas Simmons de succomber à une certaine mièvrerie par l'importance qu'il accorde au sexe et à l'amour, ce dernier étant une force qui régit l'univers au même titre que la gravité. Au fond, je préfère ça au nihilisme et au pessimisme absolus, une tendance chez certains auteurs modernes.

Il est peut-être un peu tôt et risqué de classer **Hypérior Cantos** et **Les Voyages d'Endymion** comme des chef-d'œuvre ou de grands classiques, mais il y a quelque chose d'assez définitif dans ces romans. Ce sont des jalons dans l'histoire de la science-fiction, je ne vois pas comment on peut faire plus grandiose. [DJ]

S. P. Somtow

Vanitas

Paris, J'ai lu (Ténèbres), 2000, 447 p.

L'intrigue de ce roman, surtout dans les trois premiers quarts, est plutôt banale. Dans cette conclusion d'une trilogie vampirique comprenant également **Vampire Junction** et **Valentine** (que je n'ai pas lus, mais je n'ai eu aucune peine à suivre l'histoire), Somtow nous sert l'habituel cocktail sexe et sang. L'auteur étant d'origine thaïlandaise, il épice un peu le mélange en situant une partie de l'action à Bangkok, les croix étant remplacés par des statuettes de Bouddha, la théorie étant que c'est la foi de la personne qui donne du pouvoir à l'objet saint, que les objets ne possèdent pas de puissance intrinsèque. Ce n'est pas une idée neuve même si elle est transposée par Somtow dans l'univers des spiritualités bouddiques et amérindiennes. Effet de mode ou conviction personnelle de la part de l'auteur ? Personnellement, je trouve qu'il y a un peu de bouillie pour les chats là-dedans, mais que voulez-vous, l'herbe paraît toujours plus verte chez son voisin.

C'est un roman assez éclaté, la vraisemblance n'étouffant pas Somtow. Tous les personnages semblent engagés dans une forme ou une autre de quête spirituelle, sauf le personnage du pasteur détroqué devenu acteur qui se fait d'ailleurs avoir par des vampires femelles. Plus on avance dans la lecture et plus cela devient surréaliste – je ne m'en plains pas, les cinquante dernières pages étant ce que j'ai préféré. Il s'y déploie une imagerie qui frappe l'imagination, comme ce tableau géant d'une femme morte peint avec

le sang vaporisé du peintre McCandless. Comme dans tous les romans de vampires modernes, on rencontre dans ce livre une véritable obsession pour le sang. L'hémoglobine coule à flots, les morts-vivants sont glouglou, ils ont faim, ils n'en ont jamais assez.

Malgré ces réserves, j'admire tout de même l'écriture de Somtow, un style subtilement poétique qui transparait bien qu'il s'agisse d'une traduction. C'est la manière qui, au bout du compte, rend le roman supportable, presque agréable à lire. Les monologues intérieurs et les dialogues sans tirets donnent un petit cachet expérimental que Somtow n'a pas inventé, mais qu'il a su employer avec talent... et à bon escient.

Daniel JETTÉ

Solaris est une revue publiée quatre fois par année par Les Publications Bénévoles des Littératures de l'Imaginaire du Québec. Fondée en 1974 par Norbert Spehner, **Solaris** est la première revue de science-fiction et de fantastique en français en Amérique du Nord.

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 139 de la revue **Solaris**.

Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 139 de **Solaris** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : octobre 2001

© **Solaris et les auteurs**